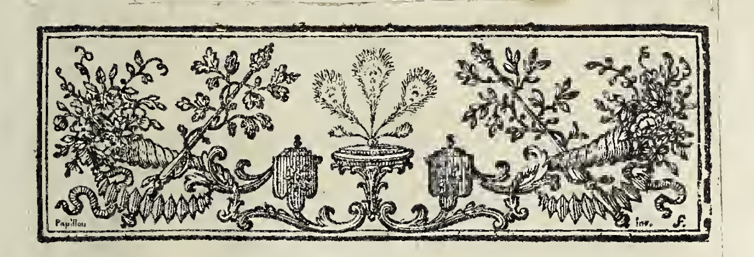
487.



ODE
AU ROY,

Par un de ses Mousquetaires.



UELLE est cette yvresse orgueilleuse
Qui, dictant de stériles vers,
Sur une lyre fastueuse,
Forme de si foibles concerts ?
Vile esclave d'un vain suffrage,
Fuis, je rejette un témoignage
Où le cœur ne joint pas le sien ;
Plus touchant qu'une muse altiére,
On n'entendra dans la carriére
Que le seul langage du mien.

ODE AU ROY.

Quel effort d'un vaſte génie
D'étaler des faits inouis!
D'aiguiſer avec harmonie
Le fer dont il arme LOUIS!
Je n'apperçois que funérailles,
Que morts fumans ſur les murailles,
Que rois toujours ceints de lauriers;
Déplorable & foible avantage
Qui ſouvent n'eſt dû qu'au courage,
Qu'aux bras de cent mille guerriers!

Quel mortel armé de la foudre
Ne fera frémir l'Univers?
Ne mettra les trônes en poudre
Ne tiendra les peuples aux fers?
En vain la baſſe flaterie
Veut conſacrer ſa barbarie
Par le tribut qu'elle lui rend;
Fleau des humains qu'il conſterne;
Quelques titres qu'on lui décerne;
Ce n'eſt jamais qu'un conquérant.

Tu ſçais, grand Roi, que l'héroïſme
N'eſt point l'ouvrage du bonheur,
Que c'eſt au poids du ſtoïciſme
Que s'acquiert le ſuprême honneur;
Que la Fortune eſt inconſtante
Et notre gloire indépendante
De nos ſuccès les plus heureux;
Qu'un Roi, ſouvent, dans ſes naufrages,
Eſt plus digne de nos hommages,
Que ne l'eſt un vainqueur fougueux.

Envain l'Univers te contemple
Guidant d'intrépides mortels,
Ce n'eſt point ſur ce noble exemple
Que je t'éleve des autels:
C'eſt lorſque d'un ſoin équitable
Sur une guerre inévitable
Conſultant la voix de Thémis;
Je te vois dans ſon temple auguſte
Peſer d'une cauſe ſi juſte
Les droits que les dieux t'ont commis.

490

C'eſt peu de prendre ſa balance,
Ton courroux loin de s'aveugler
Démêle à travers la vengeance
Ces ſoldats prêts à s'immoler :
De leur ſang toujours plus avare,
Dans le triomphe le plus rare
Tu ne vois qu'une vaine erreur ;
Qui t'oblige à gémir ſur elle
De la néceſſité cruelle
De lancer le foudre vengeur.

Parcours-tu ces plaines fertiles
Où la Lys reſpecte ta loi,
Conquêtes pour toi plus faciles,
Les cœurs volent autour de toi ;
Le tribut qu'ils t'offrent eux-mêmes
Bien plus que l'effroi que tu ſemes
Semble ajoûter à ton bonheur ;
C'eſt à cette ſeule victoire
Qu'on te voit avouer ta gloire
Et te croire en effet vainqueur.

ODE AU ROY.

Quel eſt ce guerrier téméraire
Qu'un vain eſpoir ſéduit encor ?
Qui vers Metz d'une aîle légere
Te fait prendre un nouvel eſſor ?
Vois-tu les nymphes fugitives
Se cacher le long de ces rives ;
Sous les palmes qu'il veut cueillir ?
C'eſt à toi que Mars les réſerve :
Cours, prend l'Egide de Minerve ;
Va dans les flots l'enſevelir.

Non. Ces lauriers que l'on t'envie
Flatent peu tes nobles deſirs,
Tes peuples tremblent pour leur vie ;
Voilà l'objet de tes ſoupirs :
On t'apprend que ces cœurs gémiſſent ;
Soudain tes entrailles frémiſſent,
Les larmes coulent de tes yeux :
Digne pere de la patrie,
Tu montres une ame attendrie
Plûtôt qu'un cœur ambitieux.

L'Alſace implore ſon Monarque,
Va, ſuis un mouvement ſi beau.
Qui t'arrête? O dieux! C'eſt la Parque
Qui conduit le fatal ciſeau:
Quel ſouffle a vomi la Moſelle?
Sur ſes bords obſcurcis comme elle
l'Hebreu même accourt éperdu;
Que de cris! Que d'accens funébres!
Quel dieu chaſſera les ténébres,
Le deuil que je vois répandu?



Que dis-je? Le nuage créve....
Je frémis... J'apperçois un bras...
Ah! C'eſt mon Prince qu'il reléve,
Qu'il vient arracher au trépas
Lui-même il l'aſſied ſur ſon trône,
Le ceint d'une double couronne
Dont l'éclat va nous éblouir;
Digne prix de cette conſtance
Que la crainte & l'impatience
Ne pouvoient troubler ni trahir.

493.

Raſſure-toi, peuple fidéle,
Viens voir ton Roi dans ſa ſplendeur;
Ces coups, cette épreuve nouvelle
Gravoient le ſceau de ſa grandeur;
C'étoit peu qu'en ce Prince aimable
Un aſcendant inſurmontable
Soumît les cœurs & les eſprits;
Il faloit qu'un effort ſuprême
Lui fît ſubjuguer le ſort même
Aux yeux de l'Univers ſurpris.

Lû & approuvé ce 20 Novembre 1743. CREBILON.

Vû l'approbation du Sieur CREBILLON. Permis d'imprimer, ce 21 Novembre 1744. *Signé*, MARVILLE.

A PARIS,

De l'Imprimerie de PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLIV.